

Compétition internationale de longs métrages



Fiche rédigée par Fanny Corcelle, réalisatrice et intervenante

Acasa, My Home

Documentaire / Finlande, Roumanie, Allemagne / 2020 / 1h24 / VOSTF

Le point de vue

Dualisme

Acasa, My Home nous embarque dans le quotidien mouvementé de la famille Enache. Avec eux, le film se questionne sur ce qu'est un lieu de vie, sur la délimitation entre nature et culture, et sur la notion de liberté.

C'est un documentaire tourné en "cinéma direct", qui suit le réel au moment où les actions se déroulent. Cette notion fait référence à un type de film qui apparaît à la fin des années 50, lorsqu'un outillage de tournage plus perfectionné et léger permet

d'introduire des caméras à l'épaule et d'enregistrer du son direct. On peut enfin retranscrire des "vraies" ambiances, en enregistrant de manière synchrone le son et l'image.

Le cinéma direct cherche alors l'immersion, la plongée dans le monde qu'il raconte pour en retranscrire la "vérité". Mais à l'inverse du "direct", journalistique, dont le terme est utilisé pour dire que les reporters présents sur les faits rapportent de l'information à chaud et sans filtre, il s'agit en documentaire de scénariser, de trouver un angle pour raconter une histoire.

Fiche technique

Réalisation : Radu Ciorniciuc

Scénario : Radu Ciorniciuc et Lina Vdovii

Interprétation : Gica Enache, Vali Enache, Rica Enache, Mihaela Murgoci, Cristian Zărescu

Production : Monica Lazurean-Gorgan, Radu Ciorniciuc

Image : Radu Ciorniciuc

Son : Andreas Mühlischlegel, Tom Weber

Montage : Andrei Gorgan

Musique : Codrin George Lazar, Yari



Radu Ciorniciuc

En 2012, il cofonde la première organisation de médias indépendante en Roumanie, Casa Jurnalistului. Depuis, rédacteur permanent et journaliste d'investigation souvent infiltré. Son travail a été publié dans de grands médias à travers le monde tel que Channel 4 News, The Guardian, Al Jazeera, etc. Son premier documentaire, *Acasa, My Home* a été sélectionné à Sundance, DOK. fest à Munich et fait partie de la sélection de l'EFA (European Film Awards).



Radu Ciorniciuc et son équipe ont adopté un temps long pour filmer : quatre ans de tournage ont permis de créer une vraie relation avec les personnes filmées, et une compréhension de la complexité de leur environnement. C'est ce qui a aidé le réalisateur à affiner son point de vue, à trouver quelles étaient les séquences qui pouvaient l'exprimer, et à construire une dramaturgie au montage qui dépasse les épisodes du quotidien.

À travers le parcours de cette famille, le film questionne les dualismes mis en place par nos sociétés : nature et culture, marge et intégration, riche et pauvre, sachant et inculte, habitat décent et bidonville. La "petite histoire" à l'échelle d'une famille, raconte celle plus grande de nos modes de vie et des règles de notre civilisation.

Ces questions théoriques sont renforcées par des choix esthétiques. La composition des cadres et la progression du montage proposent par exemple une perception des deux espaces naturels et urbains qui sont parfois séparés, parfois entrelacés, pour appuyer leurs enjeux incarnés par

les membres de la famille Enache. L'entrée de *Acasa, My Home* nous plonge littéralement dans la nature. Dans le premier plan, un jeune garçon disparaît sous l'eau d'un lac ensoleillé, entouré de végétation aquatique. Avec une bande d'enfants, on découvre les herbes hautes, les oiseaux et les poissons du lac. Les cadres jouent avec les lumières pour accentuer les reflets et l'onde de l'eau, et obtenir des flares (phénomène optique qui crée des halos lumineux et une baisse du contraste général de l'image ; ce défaut du système optique est souvent utilisé via le contrejour pour obtenir des effets esthétiques). Le montage privilégie des plans longs pour créer un rythme serein, oisif. Il y a comme un paradis qui s'installe.

En arrière-plan, il y a trois buildings qui marquent l'opposition avec l'urbain, présente dès le départ. Tout au long du film, le thème des espaces naturels et urbains qui s'opposent ou cohabitent, va se dérouler.

Dès la deuxième séquence apparaît un



autre contraste avec la plénitude du lac. Arrivés à la baraque dans laquelle vit toute la famille, les plans mettent en évidence le dénuement de l'espace, les ordures, la saleté des visages en premier plan, la présence intrusive des animaux qui occupent la majorité du champ (filmique). La mise en scène et le montage soulignent que la famille vit dans des conditions très précaires.

Éveillés par ces éléments contradictoires, on ne sait pas encore quoi penser : le lieu de vie des Enache est-il un paradis de vie en pleine nature, ou un habitat de survie faute d'accès à un lieu décent ?

Le plan de drone qui suit ces séquences d'introduction révèle l'espace de la ville collé à celui du parc, et introduit la distinction entre nature et cité : Les Enache devront-ils choisir entre les deux ? ●



Point de vue de l'auteur : que dit le film ?

Face à cette dualité, il est intéressant de se demander quel est le point de vue du film. Le réalisateur, prend-il partie ? De quel côté sommes-nous positionnés en tant que spectateur ?

Dans l'espace naturel nouvellement reconnu comme un espace à protéger, la présence de la famille qui y vit depuis des années pose problème. Du point de vue de l'institution, ils évoluent dans des conditions insalubres, ils ne s'occupent pas bien de leurs enfants qui devraient aller à l'école, ils font figure de parias et de sauvages. Il faut revenir à la civilisation et se conformer. On pense à Jean-Jacques Rousseau avec *Du Contrat social*, et sa distinction entre nature et culture. L'état civil nous éloigne des bienfaits de la nature, mais c'est pour en tirer des bénéfices, car c'est ce qui nous fait devenir véritablement des hommes. À Claude Lévi-Strauss, qui alerte sur les dangers de l'ethnocentrisme et la "tentative pour supprimer la diversité des cultures tout en feignant de la reconnaître pleinement". Et plus récemment à Ivan Illich, pour qui l'école comme monopole d'État est un système conformiste, qui ne prépare pas à la vie et reproduit les inégalités.

Que signifie s'intégrer à la civilisation ? Que devient alors notre liberté ? Jusqu'où l'institution peut-elle imposer des cadres de vie et d'éducation au nom de l'égalité sociale ? "Les gens, indépendamment de leur milieu ethnique ou social, devraient être libres de vivre comme bon leur semble, mais ils devraient également avoir un accès égal à toutes les opportunités qu'offre notre vie moderne." dit Radu Ciorniciuc dans un entretien. Ces paroles appuient l'impression donnée dès l'introduction du film : la narration ne délimite pas de bien et de mal, mais dessine plutôt une société pleine de contradictions, perçue à travers le quotidien de ses membres les plus en marge, une famille rom.

Il faut cependant noter que le réalisateur fait le choix de rester toujours avec les Enache. Fidèle à ses personnages, la caméra ne suit jamais une personne extérieure au foyer sans qu'ils n'apparaissent dans le plan. Lors des séquences avec les enfants, la caméra est placée le plus souvent à leur hauteur, et lorsqu'intervient la première mention des services sociaux dans le film, c'est hors champ, via le téléphone, et nous la ressentons comme une menace. Le parti pris est clair, et respecté

pendant toute la durée du film : nous sommes de leur côté. En revanche, certains choix de mise en scène, comme l'importance donnée au personnage de l'assistante sociale (à la fois une adjuvante et une censeuse), et les séquences de confrontation au sein de la famille, nous racontent que pour le réalisateur, la question de ce qu'est la "bonne maison" doit se poser.

Les personnages

Le documentaire, contrairement au reportage qui est souvent plus informatif, va chercher à raconter une histoire avec un point de vue, issue d'un travail d'écriture qui repose souvent sur ses personnages. Si *Acasa, My Home* est l'histoire d'un foyer, on peut s'intéresser à la façon dont sont filmés ses membres les plus représentés, pour comprendre ce qui se dit à travers les "personnages principaux".

Dans ce film, les femmes de la famille sont plutôt en arrière-plan. C'est peut-être en partie le résultat d'un bagage culturel, mais c'est aussi probablement celui des liens plus ou moins forts qui se sont tissés entre le réalisateur et les membres de la famille. Deux personnages prennent le pas sur les autres : le père et le fils aîné. Le père fait tantôt figure de résistant anarchiste libertaire, tantôt de patriarce de mauvaise foi, paresseux et abusif. Dans

les regroupements officiels et institutionnels, il est filmé comme un électron libre en bord cadre, en mouvement, ou regardant de loin comme s'il surplombait la situation. Plus tard dans le film, en appartement, il est avachi, immobile, gras, et face à son fils aîné il perd sa crédibilité et son pouvoir absolu. De plus en plus de champs contrechamps l'opposent aux membres de sa famille.

Le fils aîné introduit et clôt le film, seul au milieu du lac. Cette boucle narrative nous le présente comme le personnage principal. En introduction, il nage dans l'eau, en clôture il la surplombe sur une barque. Cela symbolise-t-il une transformation ? Il est un passeur entre deux univers, désireux d'accéder à l'éducation et aux biens de consommation de la cité, tout en conservant un lien privilégié avec le parc. On le voit traverser tous les espaces, les hautes herbes des chemins comme les routes bétonnées. Manier la pêche autant que le téléphone portable. Contempler le lac et la télévision.

Le dernier plan sur la barque, où après avoir ramassé des déchets avec un morceau de bois, il s'assied en baissant les bras, évoque à la fois le découragement et la plénitude. Le noir qui vient ensuite clôt le film nous laisse conclure nous-mêmes : ce compromis le rend-il heureux ?



Pistes pédagogiques



Intérieur et extérieur, nature et urbain

Un enjeu très actuel du film est l'institutionnalisation de la question écologique. En creux du récit, l'absurdité de nos modes de vie nous saute aux yeux : l'homme européen vit retranché dans les villes, séparé de la nature. Cette dernière est un espace que l'on délimite, que l'on visite occasionnellement, et que l'on doit protéger de notre expansion sous peine de la détruire. La famille Enache entre en conflit avec cette vision, car elle vit à l'intérieur de cette nature, elle en fait partie. Son pas-

sage obligé de l'extérieur vers l'intérieur, de la nature à la ville, les conduit en grande partie au désespoir. Le film joue sur cette opposition visuelle, sur la thématique de l'enfermement. Deux idéologies, deux univers visuels, sont illustrés par les décors mais aussi par les activités qui s'y pratiquent.

Dans la première partie du film, la famille vit de et avec la nature, qu'on voit se décliner au cours des saisons : les enfants courent dans les herbes à perte de vue, nagent et glissent sur le lac. De nombreux

plans larges les montrent intégrés à de grands espaces.

Si à leur première arrivée en ville les enfants découvrent d'abord un univers joyeux, jouent au ballon avec d'autres enfants et s'émerveillent devant des sapins illuminés, les activités sont rapidement réduites à traîner à l'intérieur, regarder son téléphone, ramasser des déchets et courir entre les voitures. Le père grossit, les enfants pleurent, les fêtes sont réprimandées et les modes de vie contrôlés. La ville les rend malade, tristes, les renvoie à leur statut social.





La frontière

L'un des motifs du film est celui de la délimitation entre ville et nature.

Le plan de drone qui arrive avant le titre fait apparaître pour la première fois cette délimitation. Le plan démarre au niveau du sol, on sent l'image décoller pendant que les enfants jouent devant la baraque, le plan s'élève dans les airs et montre un immense espace marécageux et verdoyant, dans lequel se perd rapidement la baraque. Cet éloignement crée un dézoom qui fait penser à une carte, suivi d'un panoramique vertical qui révèle la fracture du territoire : de l'autre côté du parc, il y a la ville qui s'étend à perte de vue. L'aboutissement du plan est clair, séparé en deux par une route : d'un côté la nature, de

l'autre la civilisation qui occupe la majeure partie du champ.

Le choix du drone en cinéma n'est pas anodin. Cet appareil inventé il y a un peu plus de 100 ans, a longtemps été cantonné à une utilisation militaire. Il s'est démocratisé au cours des dix dernières années, et est maintenant de plus en plus utilisé en tournage. C'est une nouvelle possibilité de prise de vue qui est arrivée dans le récit filmique, via la technologie : piloté depuis le sol, l'appareil s'élève et sépare son œil de celui de l'opérateur.ice qui reste à terre.

Comme le rappelle Grégoire Chamayou dans *Théorie du drone*, en situation de guerre, le drone est aussi "l'arme du lâche, celui qui ne s'expose jamais". Dans notre

imaginaire collectif, les images de drone évoquent la surveillance, et il s'agit alors de trouver une éthique dans le filmage malgré cette connotation. En documentaire notamment, s'élever au-dessus de ses personnages peut-être assez dangereux en terme de point de vue, et amener à une position déterministe ou un regard surplombant.

Dans *Acasa, My Home*, c'est le seul moment où on quitte les personnages pour prendre de la hauteur. Le plan crée de la surprise, et révèle une situation avec un fort contraste. Sa force et sa nécessité viennent du fait qu'il permet de poser très clairement, et dès le départ, les questions du film. Sur la frontière entre nature et cité, et sur l'habitat. ●

